

# Des histoires de locomotives

Françoise Le Bouar

« Non, mes enfants, je ne connais plus d'autres histoires de locomotives, je vous les ai déjà toutes racontées ! »

« Si ! On en veut encore, on aime trop les locomotives qui font *ratatam, ratatam, ratatam...* »

Peter Nickl

1 Corpus des textes étudiés :

Bruno Munari, *Domus, Fotocronache di Munari*, 1944, réédité par Corraini ([...](#))

1 Quel plaisir de se faire photographier avec son jouet préféré ! Un cliché de Bruno Munari nous montre une petite fille en manteau d'hiver, une locomotive posée sur ses genoux, sa main gauche dont elle a ôté le gant effleure délicatement le toit de la cabine, comme pour une caresse. Dans la gare du Hameau aux Ours, Kumata se fait prendre en photo devant une locomotive à vapeur noire et une petite diesel verte, comme on le fait pour immortaliser un moment passé avec un ami cher. Un garçon et sa locomotive partagent le même oreiller : ils se sont endormis en pleine page de titre ; sans doute Julien a-t-il écouté comme Jim Bouton « le souffle tranquille et profond » de sa Juliette avant de s'endormir à son tour. Quant à Florentin Brindille, le mathématicien rêveur et bricoleur, « il aimait les locomotives à un tel point que les grandes personnes trouvaient cela un peu bizarre<sup>1</sup> ». Il n'y a bien que les grandes personnes pour trouver cela bizarre ! Mais, tout de même, et surtout si l'on se souvient qu'étant enfant on a soi-même grandi dans l'amitié d'une locomotive, on peut s'étonner qu'un engin pareil puisse susciter, comme un ours en peluche, une telle affection, qu'une machine somme toute conçue pour le travail aux mines, puisse devenir cette héroïne, complice et tendre, de tant d'histoires pour enfants.

2 Émile Zola, *La Bête humaine*, in *Les Rougon-Macquart*, Tome IV, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La ([...](#))

2 Qu'une locomotive soit un être doué de vie, il semble qu'il faille être, pour en douter, particulièrement obtus et peu perspicace, ou bien de mauvaise foi. Dès les débuts de son histoire, on lui donne des petits noms : Puffing Bill, Tom Pouce, Stourbridge Lion, Sans Pareil, Best Friend of Charleston, John Bull... Dans les livres pour enfants, elles se nommeront Juliette, Henriette, Emma. Emile Zola, lui, s'amuse à regarder évoluer les petites locomotives de manœuvre, toute seules « comme des promeneuses solitaires », ou bien qui vont et viennent « comme des ménagères vives et prudentes » ; quant à la Lison, la locomotive de Jacques Lantier, il y aurait trop à en dire, trop à citer, son agonie demeure encore dans tous les esprits : les battements ralentis de ses deux pistons, les derniers tressaillements de ses bielles, l'épuisement de la vapeur dans ses veines, l'ultime halètement<sup>2</sup>.

3 On trouve ce poème de Maurice Fombeure dans l'anthologie *Les Voyages en poésie* présentée par Georg ([...](#))

4 « [...] toujours, comme les êtres humains, elles étaient merveilleusement différentes, même à l'inté (...) »

5 J'ai dans les mains la réédition en petit format de la version de 1954, qui n'est qu'un des avatar (...)

3 Certes, « les locomotives ne possèdent pas beaucoup d'intelligence, mais elles sont très sensibles » (*Jim Bouton*), elles peuvent se vexer, s'effaroucher, s'émouvoir. Selon les circonstances, elles font montre de courage, d'opiniâtreté - l'entêtement est d'ailleurs un trait de caractère souvent relevé : « Locomotive / au chapeau pointu, / Tu traînes entre les métives / Ton petit tortillard têtu » (Maurice Fombeure<sup>3</sup>). Mais, autant de locomotives, autant de caractères différents<sup>4</sup> comme on peut voir en lisant cette vieille histoire américaine aujourd'hui centenaire, *The Little engine that could*, publiée pour la première fois en 1930 et dont on retrouve la trace dans un magazine pour enfants daté de 1906<sup>5</sup>. Une petite locomotive rouge transportant toutes sortes de bonnes choses pour les enfants qui habitent de l'autre côté de la montagne tombe en panne ; refusent de lui venir en aide un « shiny new engine » très méprisant, qui ne daigne tirer que des wagons-couchettes et wagons-restaurant, un « big strong engine » qui fait l'important et s'indigne qu'on puisse lui demander de tirer autre chose que des marchandises lourdes et sérieuses (en l'occurrence, des rotatives pour imprimer journaux et livres pour adultes), un « rusty old engine » en bout de course qui ne songe qu'au repos ; pour finir, une délicieuse petite locomotive de manœuvre bleue se déclarera toute prête à tenter l'aventure malgré son inexpérience.

6 Une jeune actrice, Fanny Kemble, à qui George Stephenson montra en 1830 une de ses machines, décri(...)

4 Qu'il nous suffise pour clore toute discussion sur la vie ou l'absence de vie des locomotives d'évoquer la naissance de Molly, fille d'Emma, qui termine la première partie des aventures de Lucas et de Jim Bouton : « Il perçut une autre respiration, à peine audible, plus rapide, suivie d'un faible petit coup de sifflet, dans les aigus. Cela venait de la réserve à charbon. Jim s'en approcha. Une toute petite locomotive y était posée sur ses roues et elle regardait Jim de ses grands yeux ébahis de bébé ! ». L'aspect maternel de la machine ne nous avait pas échappé, sa bienveillance, sa générosité, son aspect protecteur et rassurant ; et l'on pourrait en dire long sur l'épisode de l'opération quasi chirurgicale - le piston régulateur d'Emma est cassé - où Jim, pour tenter d'accéder au dernier écrou, doit se faufiler dans la chaudière, dans l'eau tiède et dans l'obscurité. Pourtant, la question du sexe des locomotives, en cela semblables aux anges, reste ouverte, leur forme carénée oblongue représentant pour certains le symbole phallique le plus clair qui soit. La raison en est qu'elles sont yin et yang ; elles s'apparentent tout à fait, avec leur armure d'écailles et leur façon de cracher, au dragon chinois, monture des Immortels et symbole de fertilité, qui se tortille à loisir, unit dans sa danse le ciel et la terre, produit la pluie, les nuages et le tonnerre, est résolution des contraires, animal aquatique, terrestre et céleste. Prenez Emma : elle flotte sur la mer, roule sur la terre et vole dans le ciel. D'ailleurs, quand Lucas devra déguiser sa locomotive pour forcer l'entrée de la Cité des Dragons, il n'aura qu'à lui ajouter quelques vilains crocs et piquants<sup>6</sup>.

7 Valéry Larbaud, *Enfantines*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1998, p. 443. Tout comme (...)

8 Virginia Lee Burton, *Choo Choo : the story of a little engine who run away*, Boston, Houghton Miffl (...)

5 Si la personnification va de soi, c'est que la machine locomotive est autonome, qu'elle a la faculté de se déplacer par elle-même, qu'elle ne dépend de rien, n'étant reliée à aucun caténaire (c'est le sens étymologique de l'adjectif, et l'usage du terme

« motrice » est recommandé pour les machines à traction électrique). Elle a donc sa vie propre, traîne ses wagons mais peut aussi bien décider de rouler seule quand l'envie lui en prend ; de là à lui supposer une vie cachée... Surprendre une locomotive seule au fond d'un bois, fait partie des expériences les plus émouvantes qui soient et peut marquer le début d'une *grande époque* : « là, debout sur l'allée aux deux rails, une locomotive était arrêtée : on voyait sa cheminée. Elle semblait se reposer, comme un homme qui est venu fumer sa pipe dans l'allée d'un parc. Elle était seule, et, quand on passa près d'elle, Marcel entendit sa respiration calme et reçut dans la même bouffée l'odeur du charbon et celle des feuilles rafraîchies par une ondée. Il pensa : " Elle est venue de Clermont-Ferrand se promener jusqu'ici. " Dès lors il fut attentif aux locomotives<sup>7</sup> ». Pourtant, la promenade se finit parfois en drame et c'est esseulée, au bout d'une voie désaffectée au milieu des buissons épineux, qu'échoue la petite locomotive de l'album de Virginia Lee Burton, *Choo Choo*, qui a refusé un jour de tirer son chargement pour jouir de son indépendance et montrer qu'elle s'en sortirait très bien sans Jim ni Oley ni Archibald, le chauffeur, le mécanicien et le chef de train<sup>8</sup>. Mise en garde parentale très claire, cet album qu'une mère crayonne à l'attention de son fils, recèle des pages époustouflantes : fluidité des lignes, rendu du mouvement et de la vitesse, audace de la mise en page. Pour finir, c'est une « streamliner », machine moderne – et adulte – à la forme aérodynamique, qui se portera au secours de la pauvre Choo Choo...

6Une curieuse image ouvre ce livre : en guise de dédicace, l'auteur a dessiné son fils agenouillé en train de jouer au circuit, pris dans un faisceau lumineux, alors qu'autour de lui, tels les anneaux de croissance d'un arbre, se déroule une histoire de la locomotive en bonne et due forme depuis le petit chariot jusqu'au « streamliner », créant un parallèle entre la croissance de l'enfant et l'évolution technique. On jugera l'idée naïve, erronée. Il n'en est pas moins vrai que, et cela pour d'autres raisons peut-être, et moins évidentes, si l'enfant s'identifie à la machine, c'est de préférence à l'une de ses formes anciennes. Il se tournera vers cette silhouette familière et pittoresque qui laisse tout voir de ses secrets : la chaudière et le fourneau, les bielles, la plate-forme et la cabine, le chasse-pierres, la cheminée bien haute, et la cloche, le dôme de vapeur... La toute petite locomotive que fabrique Florentin Brindille est ainsi, elle est celle dont tout le monde rêve, « belle comme une gravure », carrée plus qu'allongée, mignonne à croquer, « Les ouvriers en restèrent béats d'admiration, les grosses locomotives poussèrent des grondements d'étonnement, et le directeur fit des yeux ronds » (*Ratatatam*). De même que la modernité architecturale n'a pas fait disparaître les représentations les plus classiques des maisons, c'est la vieille locomotive à vapeur qui demeure dans les livres pour enfants : « Bien qu'étant démodée, elle faisait encore une très bonne locomotive » (*Jim Bouton*). Ne dirait-on pas que le monde de l'enfance, en accueillant les objets du passé et les formes rendues obsolètes par l'évolution technique, les « sauve » de l'oubli ou de la déconsidération, leur offre une deuxième vie en les choisissant comme héros de ses histoires et montures de ses manèges ?

<sup>9</sup> James Krüss, *Henriette Bimmelbahn*, ill. Lisl Stich, Erlangen, Boje Verlag, 1963, réédité à München (...)

<sup>10</sup> Valéry Larbaud, *op. cit.*

7Les voilà alors détachés du monde du travail, dépouillés de leur caractère utilitaire, moyens de transport pour les jours de fête. Les locomotives tirent des wagons emplis d'enfants, de jouets, de bonbons : Emma revient à Lummerland chargé du petit peuple coloré des enfants du monde entier qu'avait emprisonné dans sa terrible école Mme Malzahn ; le petit train de Watty Piper regorge de peluches et poupées, toupies, jeux de société, fruits et sucettes ; Henriette Bimmelbahn en fait à sa guise,

« bimmelt leise ihre Weise », décide elle-même de son horaire et de son trajet, et ne prend comme voyageurs que ceux qui aiment à flâner et cueillir les fleurs des champs : « Henriette heißt die nette, alte kleine Bimmelbahn. / Henriette, Henriette fuhr noch nie nach einem Plan. / Henriette steht so lange auf dem Bahnhof, wie sie mag / Und so steht sie dort auch heute an dem schönen Sommertag<sup>9</sup>... ». C'est bien ce qu'observe Marcel, le petit garçon des *Enfantines*, une fois rendu attentif aux locomotives, il voit « qu'elles ne sont pas, comme on pourrait croire, des grandes personnes sérieuses et ennuyées. Elles savent jouer. L'une après un grand roulement de tambour, part à cloche-pied sur une courbe. D'autres, courant à reculons, guident une farandole de wagons dans la plaine<sup>10</sup> ».

11 Jean-Christophe Bailly, *La Ville à l'œuvre*, Paris, Les Éditions de l'imprimeur, 2001, « Tranches d (...) »

12 Valéry Larbaud, *op. cit.* Ajoutons qu'à la fin de Jim Bouton, la petite Molly enfin retrouvée appar (...) »

<sup>8</sup>Échapper à sa condition, au travail dans les mines, c'est ce que tente la petite loco de *Ratatatam*. Partie à la recherche de son Florentin, elle arrive aux abords d'une grande ville, « si sombre que toute la noirceur du ciel semblait s'être déversée en pluie sur elle pendant la nuit » : c'est une ville minière ; curieuse, elle s'essaie à l'exploitation du charbon, en ressort la robe et l'humeur noires, s'enfuit (« " Reste-là, ta place est à la mine ! " Mais déjà elle roulait vers de vertes prairies »), se voit poursuivie par une ribambelle de lourdes locomotives qu'elle réussit à semer grâce à une pluie providentielle qui lui fait retrouver sa blancheur initiale. Mais en fait, d'où sort-elle ? Florentin Brindille l'a fabriquée à partir de pièces détachées qu'il récupère dans l'usine à locomotives, elle est ce qu'on appelle une « bricole », un petit ouvrage que les ouvriers réalisent plus ou moins clandestinement, avec leurs machines, avec des chutes, pour ainsi dire « dans le dos » du patron et du Progrès. « Elle est vraiment chou, c'est fou, un vrai joujou ! » : le directeur et son épouse sont sous le charme, et, comble du profit, veulent s'approprier l'objet marginal pour l'ajouter à leurs nains de jardin. C'est sans compter sur le caractère impétueux, voire impertinent, de la bricole : si elle s'absente de l'usine, elle s'évade aussi du jardin kitch, fuyant l'effectif autant que le fantasme. De par sa nature-même, elle ne peut se laisser capturer, échappe à tout enregistrement, se frayant un passage « entre ce qu'une époque réalise et ce à quoi elle rêve, libérant un champ, celui d'une utopie qui reste à penser<sup>11</sup> ». Utopie des petits : celle de Brindille. C'est pour cela qu'elle est blanche comme neige, elle est le fantôme de quelque chose qui est encore à venir, un ange gardien qui nous suit et nous précède, ce qu'a bien compris Marcel : « Et soudain il se souvient d'avoir vu, il y a bien longtemps, il y a cinq ans (il devait en avoir trois), il a vu, de la terrasse qui domine le parc et le chemin de fer, un train tout blanc. La locomotive, les wagons, les fourgons, tout était blanc. C'était si beau, qu'il comprit qu'il ne fallait en parler à personne<sup>12</sup> ». Délicate, immaculée, notre locomotive s'en va donc en fredonnant, déroulant elle-même son petit chemin ferré sur les splendides pages et double pages de Binette Schroeder. L'énigme du hibou – « Il est près de nous, et pourtant très loin / Brindille en chemin, du soir au matin » – et la double page montrant sur un fond glauque les objets de la chambre d'enfant de Florentin (fauteuil, bol, réveil) usés, détériorés par le temps, laissent entendre qu'il s'agit ici d'une quête, celle de l'enfant que l'on a été. La petite machine bricolée en douce pourrait être le passeur, et c'est dans l'un de ses *ratatatam* que le mot de passe doit se cacher.

13 Marie-Aude Murail, *op. cit.*

<sup>9</sup>Cette année au pied du sapin, en plus de la console de jeux vidéo qu'il a demandée, Julien a la surprise de trouver une locomotive en bois, peinte en bleue et rouge,

Julien qui a décidé cette fois-ci encore de faire semblant de croire au Père Noël<sup>13</sup>. « Un cadeau de bambin ! » dira son père. Peut-être, mais dès le premier regard, c'est le coup de foudre, Julien nommera sa locomotive Juliette, sera impatient de la retrouver chaque soir en revenant de l'école, l'emportera en vacances à la plage. Mais le Noël suivant approche et, comme son père le lui a expliqué, le cadeau inattendu, probablement tombé par erreur de la hotte du Père Noël, devra lui être restitué... De façon subtile et tendre, l'histoire, outre la confrontation entre les mondes artisanal et technologique, met en scène le moment délicat où l'enfant grandit et perd peu à peu ses croyances, sans pour autant cesser d'être un enfant. Quant aux dessins aquarellés de Quentin Blake, ils rendent à merveille l'attachement du garçon à sa locomotive. Tout se joue là dans la façon dont peuvent s'articuler grâce à Juliette le passé et l'avenir, les aspirations enfantines, la maturité, les désirs et le rêve. Et pour son dernier cadeau, le Père Noël saura taper dans le mille.

14 Michel Manson ouvre son livre sur les jouets (*Jouets de toujours*, Paris, Fayard, 2001) en évoquant(...)

15 Maurice Sendak, *Turlututu chapeau pointu ou la vie c'est sûrement autre chose*, traduit par Anna So (...)

16 José Mauro de Vasconcelos, *Le Palais japonais*, traduit du portugais par Cécile Tricoire, Paris, Li (...)

17 Alfred Kern, « Je me sens plus fragile que ce que j'ai accumulé autour de moi », *Rêves de jouets*,(...)

10 Les jouets de transport, l'une des grandes familles du monde des jouets, existent depuis l'Antiquité<sup>14</sup>. On les tire, on les pousse, ils favorisent l'apprentissage de la marche, et ce sont eux qui nous tirent à leur tour. Maurice Sendak confie que, sans la carriole à lait offerte par sa tante Esther (carriole que l'on peut voir dessinée dans *Turlututu*<sup>15</sup>), jamais aucun de ses livres n'aurait vu le jour, car ce véhicule l'avait transporté au sens fort, ailleurs, vers « un autre endroit où il aurait dû être ». A São Paulo, quand Pedro le peintre sort de chez lui, il vérifie toujours que les fantômes de son enfance, son petit train et sa pirogue, sont bien derrière lui qui le suivent, « s'abritant à l'ombre de sa tendresse<sup>16</sup> ». A moins que ce ne soient eux qui l'abritent et le protègent. À Tetsuo, son ami, qui lui demande de lui montrer le plus beau jouet de son enfance, il sort sa locomotive et son unique wagon tout cabossés, « Et Pedro se revit en petit garçon. Faisant monter dans son train tous ses amis et tout ce qu'il aimait. Il était le conducteur du train et sifflait en disant adieu au paysage, en passant sous les ponts et dans les tunnels. Ses grands amis voyageaient toujours à ses côtés et admiraient l'habileté avec laquelle il conduisait la locomotive. Il y avait là le Noir Biriquinho, Annibal et Dotorzinho. Il y avait aussi le chien Tulu [...]. Son cœur se demandait : " Pedro, qu'as-tu fait de ta vie ? " Et il répondait : " Rien ". Sans le vouloir ses yeux se mouillèrent de tristesse ». La paire de rails qui s'échappe au loin vers le monde, l'incessante *ratatam* dans lequel on entend tout ce que l'on veut, les aiguillages qui sont là comme les choix que l'on devra faire, apportent cette confiance en l'avenir indispensable pour qui l'a encore devant soi. Le sentiment de l'aventure, de l'inconnu est là bien présent, et tout autant l'impression de sécurité qui émane inévitablement d'un train en marche, par le grand corps sûr de sa locomotive et la régularité de son rythme. Écoutons Alfred Kern se remémorer son enfance en compagnie de ses jouets : « On peut disposer de soi-même et prolonger son existence dans le geste de tirer une petite voiture, ou de faire circuler un train électrique. Ce furent de grands moments de contemplation, couché par terre, que d'attendre l'étincelle que faisait le train sur le rail du milieu, en écoutant son bruit modulable – vraie musique concrète –, prolongement de tous mes circuits intérieurs<sup>17</sup>. »

18 Julien Tuwim, *La Locomotive*, traduit du polonais par Paul Cazin, ill. Jan Lewitt et George Him, Pa (...)

19 Grosso modo : elle siffle, souffle, fume, cliquète, se secoue, gronde et pète.

11 Puff, puff, puff, ding-dong, chug along, tug along, chug along, tug along... : les onomatopées s'essayent dans le texte à traduire le bruit de la locomotive à vapeur, quand elles ne donnent pas leur titre au livre comme *Choo Choo* et *Ratatatam*. C'est que la part sonore de la chose compte au moins pour autant dans la fascination qu'elle exerce que son aspect visuel. Il n'est guère étonnant que l'on en fasse le sujet de poèmes, comme Julien Tuwim et James Krüss, poèmes aux multiples assonances et terriblement difficiles à traduire. *La Locomotive*<sup>18</sup> de Tuwim date de 1937 mais rappelle les œuvres de la première période du poète polonais dans lesquelles se glissent des interjections, des dialogues, du langage parlé et tout ce qui peut apporter de la vie ; on y retrouve l'optimisme, la vitalité, l'éloge de la ville et des machines, le « bruitisme » propres au début du XX<sup>e</sup> siècle. James Krüss jongle avec les verbes – « Doch dann pfeift sie, und sie bimmelt, rattert, knattert, dampft und faucht, ruckelt, zuckelt, klappert, plappert, bebt und bibbert, rollt und raucht<sup>19</sup> » –, les initiales et les finales ; les mots se mettent à tintinnabuler et l'on finit par tressauter en cadence comme les passagers des petits wagonnets que saluent au passage quatorze lapins, dans l'entourage bienveillant des mûres et des trèfles, des cailloux et des brins d'herbe dessinés, décomptés avec tant de soin et de fraîcheur par Lisl Stich.

20 « Un simple petit souffle d'air », une bouffée, traduction du poème de Tuwim en anglais par Walter (...)

12 Dans le bruit que fait, au moment de l'effort, la petite locomotive de manœuvre qui ne renonce à la tâche ni ne la dédaigne (*The Little engine that could*), tout le monde peut distinguer, après les inévitables puff puff et chug chug, « I think I can. I think I can. I think I can », et dans ses halètements, une fois passé le sommet de la montagne : « I thought I could. I thought I could. I thought I could. » Illustration de la méthode Coué, métaphore du « rêve américain », morale de l'effort : tout a été dit à son sujet. Il demeure que le chant des locomotives, dispensateur de bien-être et propice à la rêverie, recèle aussi un formidable pouvoir incitatif provoqué par la régularité du rythme et le processus de l'accélération. Arthur Honegger enfant ne manquait jamais d'inspecter les locomotives qui allaient l'emporter, il traduira plus tard par une construction musicale (*Pacific 231*) « la tranquille respiration de la machine au repos, l'effort du démarrage, puis l'accroissement progressif de la vitesse, pour aboutir à l'état lyrique, au pathétique du train de trois cents tonnes lancé en pleine nuit à cent vingt kilomètres à l'heure ». « Regarde la locomotive / Enorme, pesante, poussive. [...] Elle halète et geint comme un vrai moribond, / Et le chauffeur la bourre encore de charbon » : le poème-locomotive de Tuwim démarre lourdement - on insiste non sans cocasserie sur le poids des marchandises (« trois messieurs qui font gémir les essieux », des pianos et des canons, des éléphants, des cochons, « quarante wagons ! Une telle file / Que je ne sais plus ce qui s'y empile ») –, s'ébranle tout doucement, accélère et finit par foncer à travers le paysage pour disparaître à tout jamais au bout de la page de droite : on n'aperçoit plus que le wagon de queue et les derniers ronds de fumée. Qu'une « noire carcasse suant l'huile grasse », on puisse après « la voir qui roule / Comme une légère et docile boule », qu'un « engin pesant et soufflant » devienne « un enfantin joujou de fer blanc », en voilà un mystère ! Cette métamorphose, quelle en est la cause ? la chose la plus impondérable qui soit : la vapeur, « just a light puff of breath<sup>20</sup> ». Voilà bien l'incroyable.

21 C'est le début du récit de Peter Nickl. On comprend que Valéry Larbaud invoque les locomotives pou (...)

13 Michael Ende a souvent raconté comment il écrivit son premier roman. Il s'assit devant sa machine à écrire et tapa la première phrase, sans idée préétablie : « Le pays où vivait Lucas, le chauffeur de locomotive, s'appelait Lummerland, et c'était un pays minuscule » ; puis il se laissa conduire d'une idée à l'autre, le texte se déroulant comme tiré par la phrase inaugurale, dans le crépitement de la machine. « Alors aussitôt... *ratatam*... j'ai commencé... *ratatam*... à raconter<sup>21</sup>... ». La locomotive et sa vapeur veulent dire aussi cela, le miracle du passage à l'acte, l'élan qui vient on ne sait d'où, la mise en branle de l'imagination, tout comme le dragon est en Chine une image du verbe créateur. Ende raconte encore qu'il tomba plus tard dans une impasse et qu'il faillit abandonner le livre : c'est le moment où Jim et Lucas traversent la région glacée des Roches Noires, Emma n'a plus de charbon, on ne voit plus la route qu'un abîme longe de chaque côté, on ne peut plus avancer, on ne peut plus reculer. C'est grâce à la chaude et généreuse vapeur, passagère, si légère mais à la pression irrésistible, qu'il trouvera l'idée, pourra sauver ses personnages du péril et se sortir lui-même de l'aporie, l'aventure et l'écriture ayant fini par s'emmêler inextricablement : la vapeur qui s'élève de la cheminée d'Emma se transforme en neige qui recouvre les roches et les empêche d'absorber la lumière, et : « Mitten im schwarzen Nichts schwebte plötzlich ein Stück weiße Straße », « au milieu du sombre néant apparut soudain un bout de route blanche qui semblait flotter dans les airs »...

22 Sandra Petrigani, *Le Catalogue des jouets*, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Nantes, L (...)

14 Le chapitre que consacre au *trenino* Sandra Petrigani dans son catalogue des jouets<sup>22</sup> reprend beaucoup de choses dites ici, à sa façon, vivante et précise :

« Le jeu consistait avant tout à suivre le convoi du regard, enveloppés dans la pénombre des volets, tirés afin de ne laisser briller que les petites lumières du voyage. C'était un voyage nocturne au calme contagieux. On s'attachait au petit train comme à une poupée. Et pas à cause de la beauté de la ligne, ni de la perfection imitative du modèle par rapport à quelque original que les grands se plaisaient à citer ; mais à cause de sa capacité intrinsèque d'animation, cette manière hâtive de parcourir les distances, de se jeter, honnête et sûr, dans la nuit, chargé de passagers cachés et confiants, abandonnés au sommeil ; à cause de sa légèreté, que l'on devinait lourde au contraire, et à cause de l'annonce encourageante concernant l'avenir – redouté et attendu – que l'on percevait, si l'on tendait l'oreille, dans son bruit de ferraille si franc ».

15 La locomotive, ce monstre de fer au cœur de fumée issu de la machine à vapeur à laquelle désormais va devoir s'atteler l'humanité et lui être subordonnée, s'est métamorphosée dans l'imaginaire enfantin en un animal domestique qui nous aide et nous aime, signe, peut-être, de cet effort désespéré de l'homme pour se réapproprier son oeuvre. La régularité impitoyable est devenue synonyme de constance, la source d'énergie venue concurrencer celle de l'homme et de l'animal ne signifie plus qu'élan et miracle, et le bruit est un chant. Plus que jamais, le jouet montre ici sa nature ambiguë. Il semble témoigner de la croyance invétérée de l'homme au progrès tout en se récusant. Le jouet serait une relique qui conserve en elle la dimension utopique de l'invention. Et c'est alors comme si était confiée à l'enfant qui joue la tâche impossible et formidable de « rectifier le tir ». Rêvons pour finir à la petite fille rencontrée un jour sur la plage par René Guy Cadou, qui « se mit à écrire pour elle seule le plus beau poème » : elle dessinait dans le sable des locomotives.

[Haut de page](#)

## Notes

**1** Corpus des textes étudiés : Bruno Munari, *Domus, Fotocronache di Munari*, 1944, réédité par Corraini, Mantoue, 1997. Shigeo Watanabe, *J'ai pris le train à vapeur !*, ill. Yasuo Otomo, Paris, L'école des loisirs, 1982, Joie de lire. Marie-Aude Murail et Elvire Murail, *Father Christmas's last present*, ill. Quentin Blake, Londres, Jonathan Cape, 2003 (édité pour la première fois en 1992 dans la revue *Astrapi*, Bayard Presse). Michael Ende, *Jim Bouton et Lucas le chauffeur de locomotive : la Cité des Dragons*, traduit et adapté par Jean-Claude Mourlevat, ill. Gaëtan Doremus, Paris, Bayard Jeunesse, 2004 et *Jim Bouton et les Terribles Treize*, Paris, Bayard Jeunesse, 2005 (édité en Allemagne pour la première fois en 1960). Peter Nickl, *Ratatatam*, traduit de l'allemand par Michelle Nikly, ill. Binette Schroeder, Zürich, Editions Nord-Sud, 1973, réédité en 2004.

**2** Émile Zola, *La Bête humaine*, in *Les Rougon-Macquart*, Tome IV, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1978, p. 267.

**3** On trouve ce poème de Maurice Fombeure dans l'anthologie *Les Voyages en poésie* présentée par Georges Jean, Paris, Gallimard, Folio junior poésie, 1980, réédité en 1999, p. 139.

**4** « [...] toujours, comme les êtres humains, elles étaient merveilleusement différentes, même à l'intérieur des séries, chacune ayant, par-delà les similitudes techniques originelles, un "tempérament" qui en faisait un être inimitable » Henri Vincenot, préface à l'ouvrage inestimable de Brian Hollingsworth sur les locomotives paru en 1983 chez Fernand Nathan. « [...] Lui savait qu'il y avait autre chose, car d'autres machines, identiquement construites, montées avec le même soin, ne montraient aucune de ses qualités. Il y avait l'âme, le mystère de la fabrication, ce quelque chose que le hasard du martelage ajoute au métal, que le tour de main de l'ouvrier monteur donne aux pièces : la personnalité de la machine, la vie. » Emile Zola, *op. cit.*, p. 1128.

**5** J'ai dans les mains la réédition en petit format de la version de 1954, qui n'est qu'un des avatars de cet album dont le succès ne se démentit jamais : Watty Piper, *The Little engine that could*, ill. George et Doris Hauman, New York, Platt & Munk, 2004. Pour une liste complète et description détaillée des différentes rééditions et versions vous pouvez consulter le site du professeur Plotnick de l'Université de l'Illinois (<http://tigger.uic.edu/~plotnick/littleng.htm>).

**6** Une jeune actrice, Fanny Kemble, à qui George Stephenson montra en 1830 une de ses machines, décrit son ravissement, parlant de « ce vaillant petit dragon femelle au merveilleux souffle blanc qui s'effiloche, qui progresse à un rythme invariable » et déclare : « aucun conte de fée n'a jamais été aussi merveilleux que ce que j'ai vu » (cité par Brian Hollingsworth dans son introduction, *op.cit.*).

**7** Valery Larbaud, *Enfantines*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1998, p. 443. Tout comme les autres récits du recueil, *La Grande époque* est profondément ancré dans la terre de l'enfance et décrit, pour ainsi dire de l'intérieur, les jeux de Marcel, Arthur et Françoise pendant les grandes vacances : le jardin se transforme en un monde avec ses gares, son réseau ferré, ses cités, sa pampa, ses forêts, son désert à traverser; les chaises de jardin sont mises à la queue leu leu, et les chiens font de dociles passagers...

**8** Virginia Lee Burton, *Choo Choo : the story or a little engine who run away*, Boston, Houghton Mifflin Company, réimpression de l'édition de 1937.

**9** James Krüss, *Henriette Bimmelbahn*, ill. Lisl Stich, Erlangen, Boje Verlag, 1963, réédité à München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1997. « Henriette, c'est ainsi que s'appelle la petite locomotive, vieillot, qui fait sonner sa cloche, / Henriette, Henriette roule à sa guise. / Henriette reste en gare comme ça lui chante. / La voici justement à quai aujourd'hui par cette belle journée d'été... »

**10** Valery Larbaud, *op. cit.*

**11** Jean-Christophe Bailly, *La Ville à l'œuvre*, Paris, Les Éditions de l'imprimeur, 2001, « Tranches de ville ». Le chapitre sur les bricoles s'intitule « Utopia povera ». On peut voir des bricoles exposées au musée du Creusot.

**12** Valery Larbaud, *op. cit.* Ajoutons qu'à la fin de Jim Bouton, la petite Molly enfin retrouvée apparaît « aussi transparente que la plus pure des eaux », car elle a été transformée en locomotive de verre par Zourzoulapitchi et son mari qui viennent de découvrir la recette du « Cristal d'Eternité » : « C'était particulièrement joli quand Molly roulait au crépuscule, car dans la transparence du verre on voyait l'eau, la vapeur et le feu. Le reflet des flammes éclairait Jim qui se tenait dans la cabine de pilotage... »

**13** Marie-Aude Murail, *op. cit.*

**14** Michel Manson ouvre son livre sur les jouets (*Jouets de toujours*, Paris, Fayard, 2001) en évoquant ce paysan de l'Attique venu en ville pour affaires rapportant le soir un chariot à son fils, cadeau parmi les plus désirables.

**15** Maurice Sendak, *Turlututu chapeau pointu ou la vie c'est sûrement autre chose*, traduit par Anna Solal, Paris, L'école des loisirs, 1980.

**16** José Mauro de Vasconcelos, *Le Palais japonais*, traduit du portugais par Cécile Tricoire, Paris, Livre de poche jeunesse, 1999.

**17** Alfred Kern, « Je me sens plus fragile que ce que j'ai accumulé autour de moi », *Rêves de jouets*, Saisons d'Alsace hiver 1993-1994 (n°122) p. 90. Un numéro précieux, car il évoque aussi la fameuse collection de Tomi Ungerer.

**18** Julien Tuwim, *La Locomotive*, traduit du polonais par Paul Cazin, ill. Jan Lewitt et George Him, Paris, Circonflexe, Aux couleurs du temps, 1994.

**19** Grosso modo : elle siffle, souffle, fume, cliquète, se secoue, gronde et pète.

**20** « Un simple petit souffle d'air », une bouffée, traduction du poème de Tuwim en anglais par Walter Whipple sur « oldpoetry.com ».

**21** C'est le début du récit de Peter Nickl. On comprend que Valéry Larbaud invoque les locomotives pour préserver son souffle de poète : « Prêtez-moi la respiration légère et facile / Des locomotives hautes et minces, aux mouvements / Si aisés, les locomotives des rapides, / Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettre d'or [...] / Ah ! il faut que ces bruits et que ce mouvement / Entrent dans mes poèmes et disent / Pour moi ma vie indicible, ma vie / D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon / Espérer éternellement des choses vagues. » *Les Voyages en poésie, op.cit.*, p. 147.

**22** Sandra Petrignani, *Le Catalogue des jouets*, traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Nantes, Le Passeur, 1999, p. 136. Ce livre qui répertorie soixante-cinq jouets par ordre alphabétique, du Lego au yo-yo en passant par les fléchettes et les cubes, est plus qu'un livre de souvenirs : l'évocation d'un « monde à part, cosmos merveilleux et impossible » (Giorgio Manganelli).

[Haut de page](#)

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Françoise Le Bouar, « Des histoires de locomotives », *Strenæ* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 08 juin 2011, consulté le 11 octobre 2013. URL : <http://strenae.revues.org/278> ; DOI : 10.4000/strenae.278

[Haut de page](#)

Auteur

---

**Françoise Le Bouar**